

Collectif **7**
Les
Mercelandes

Intelligences

Recueil de textes de **7** écrivain-e-s

Laurence Bastin

Sefora Ben Moussa

Massimo Bortolini

Dominique Bovesse

Irma Buiatti

Mahalia Kamba

Tatiana Seinlet

Collectif **7**
Les
Mercelandes

Intelligences

Recueil de textes de **7** écrivain-e-s

Laurence Bastin

Sefora Ben Moussa

Massimo Bortolini

Dominique Bovesse

Irma Buiatti

Mahalia Kamba

Tatiana Seinlet

Quelques mots sur ScriptaLinea

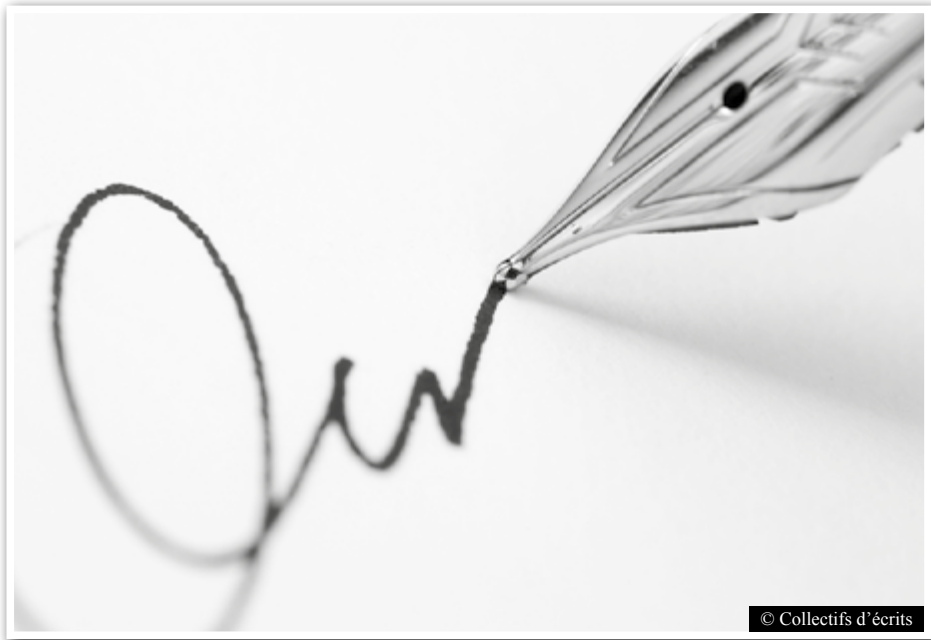
La compilation de textes *Intelligences* a été réalisée dans le cadre de l'aisbl ScriptaLinea.

ScriptaLinea se veut un réseau, un soutien et un porte-voix pour toutes les initiatives collectives d'écriture à but socio-artistique, en Belgique et dans le monde. Ces initiatives peuvent se décliner dans différentes expressions linguistiques: français (Collectifs d'écrits), portugais (Coletivos de escrita), espagnol (Colectivos de escritos), néerlandais (Schrijversgemeenschappen), anglais (Writing Collectives) ...

Chaque Collectif d'écrits rassemble un groupe d'écrivain-e-s (reconnu-e-s ou non) désireux de réfléchir ensemble sur le monde qui les entoure. Ce groupe choisit un thème de société que chacun-e éclaire d'un texte littéraire, pour aboutir à une publication collective, outil de sensibilisation et d'interpellation citoyenne et même politique (au sens large du terme) sur la question traitée par le Collectif d'écrits. Une fois l'objectif atteint, le Collectif d'écrits peut accueillir de nouveaux et nouvelles participant-e-s et démarrer un nouveau projet d'écriture.

Les Collectifs d'écrits sont nomades et se réunissent dans des espaces (semi-) publics : centre culturel, association, bibliothèque... Il s'agit en effet, pour le Collectif d'écrits et ses lecteurs, d'élargir les horizons et, globalement, de renforcer le tissu socioculturel d'une région ou d'un quartier, dans une logique non marchande.

Les Collectifs d'écrits se veulent accessibles à ceux et à celles qui veulent stimuler et développer leur plume au travers d'un projet collectif et citoyen, dans un esprit de volontariat et d'entraide.



Droits d'utilisation :

Intelligences du Collectif Les 7 Mercelaires est produit par ScriptaLinea aisbl et mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons texte complet sur <http://www.creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr>



ScriptaLinea, 2016.

N° d'entreprise BE 0503.900.845 RPM Bruxelles

Editrice responsable: Isabelle De Vriendt

Siège social : Avenue de Monte-Carlo 56 - 1190 Bruxelles (Belgique)

www.scriptalinea.org

Quelques mots sur le Collectif Les 7 Mercelaires

Chaque écrivain-e y est reconnu-e comme expert-e, à partir de son écriture et de sa lecture, et s'inscrit dans une relation d'égal-e à égal-e avec les autres membres du Collectif d'écrits, ouvert-e aux expertises multiples et diverses.

Chaque année, les Collectifs d'écrits d'une même région ou d'un pays se rencontrent pour découvrir leurs spécificités et reconnaître dans les autres parcours d'écriture une approche similaire. Cette démarche, développée au niveau local, vise donc à renforcer les liens entre individus, associations à but social et organismes culturels et artistiques, dans une perspective citoyenne qui favorise le vivre-ensemble et la création littéraire.

Isabelle De Vriendt
Présidente de l'Aisbl ScriptaLinea



Si le collectif des 7 Mercelaires était :

Un genre : un roman de gare

Un personnage : Bibi Traindacier

Un titre : À la recherche des pas perdus

Un auteur : Fréfréfrédédéric Bèguebédé

Une collection : la bibliothèque rosse

Un prix littéraire : le prix qu'on court après

Un outil lié à l'écriture : un papier gras

Bon, allez, on développe !

C'était un soir d'orage. Bibi Traindacier avait quitté subrepticement la maison pour se réfugier dans une gare désaffectée et s'était plongée dans un des nombreux romans de gare abandonnés par des voyageurs trop pressés.

Un clochard bègue, recroquevillé sur un banc, tenait dans la main un fromage emballé dans un papier gras. Il interpella la petite fille qu'il fixait depuis un moment :

Bbbbbibi Trrrrrrrrraindadadacier?

Oui, mais t'es qui toi? Tu me connais?

Fréfréfrédédéric Bèguebédé..... Tu ne me reconnais point, petite inculte! Fréfréfrédédéric Bèguebédé, l'un des plus grands intellectuels belges. C'est moi qui ai créé la bibliothèque rosse. Deux mimi deux mimi deux milliards d'exemplaires vendus, rien qu'à Moule-en-Bec !

Qu'est-ce que tu fiches ici, alors?

Je suis à la recherche des pas pas des pas pas, des pas perdus.

Des papas perdus? Des pas perdus? Des pas pas perdus? Des papas pas perdus?

Face à tant d'esprit, celui que nous ne nommerons plus laissa tomber son fromage et s'enfuit à toutes jambes pour attraper le prix qu'on court après.

Moralité : Rien ne sert qu'on court, il faut partir à point.

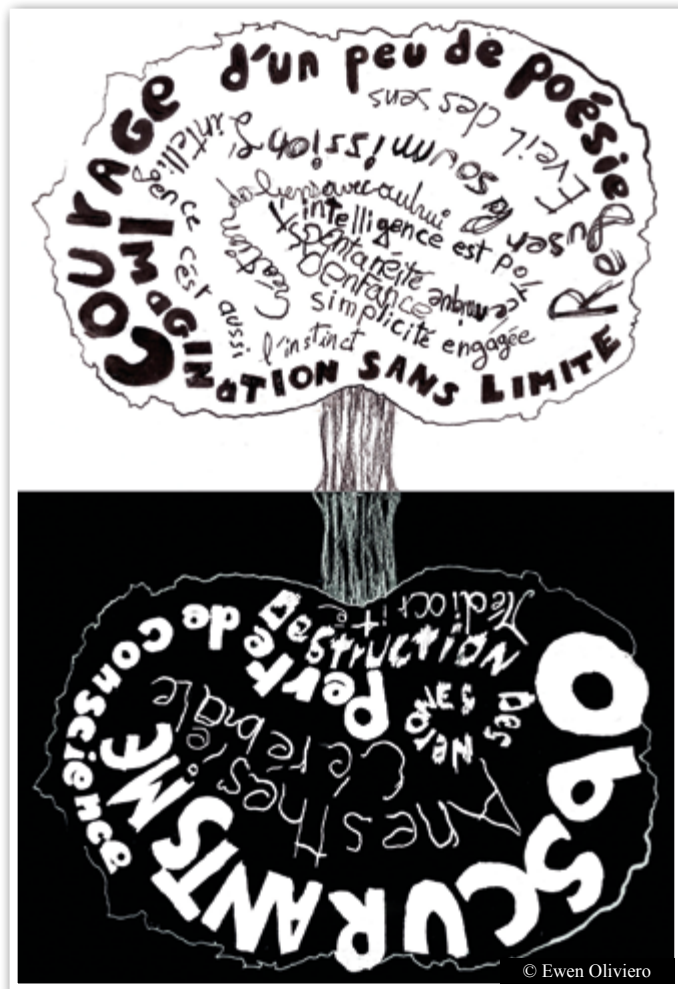
Laurence Bastin, Sefora Ben Moussa, Massimo Bortolini, Dominique Bovesse, Irma Buiatti, Mahalia Kamba, Tatiana Seinlet
Membres du 1^{er} parcours du Collectif Les 7 Merclaires



Pour s'y retrouver 

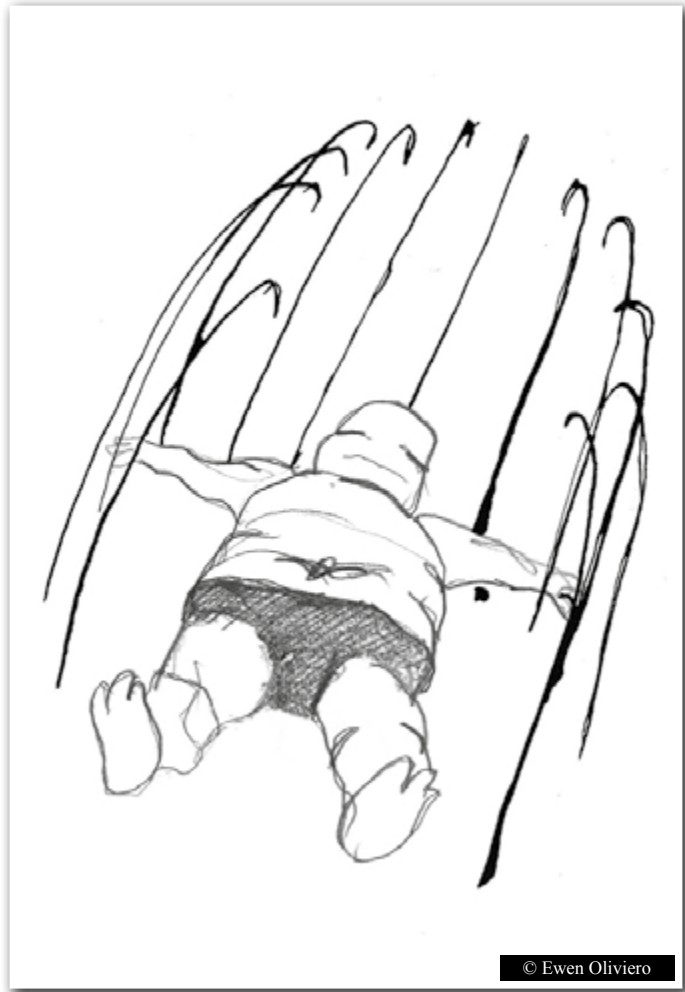
<i>Éditorial</i>	11
Flâneries sensuello colériques, <i>Laurence Bastin</i>	13
Une vengeance intelligente, <i>Sefora Ben Moussa</i>	17
Intelligence Services, <i>Massimo Bortolini</i>	25
L'intelligence en fuite, <i>Dominique Bovesse</i>	35
Endormissement, <i>Irma Buiatti</i>	39
Un nouveau départ, <i>Mahalia Kamba</i>	43
Lettre à Antoine, <i>Tatiana Seinlet</i>	51
<i>Les écrivant-e-s</i>	55
<i>Le lieu d'ancrage</i>	59
<i>Remerciements</i>	61

Pourquoi «intelligences»?



J'en sais rien, c'est quoi ça?
Ça commence par un peu de courage
Rage de comprendre, d'écrire
Rire de tout et de rien, de soi
Soyons libres, spontanés
Nez de pied à la vie
Virus de la bonne humeur
Meurs ou vis en conscience
Encensons nos sens
Ensemble sens dessus dessous
Saoulons-nous un coup
Coup de gueule, coup de cœur
Heures d'écriture sans heurts
Heureux!

Flâneries sensuello colériques



Les épais rideaux se balancent au gré du vent, en ce petit matin calme. Quelques rais de soleil se glissent, petits serpents lumineux, et esquissent, à grands traits d'ombre et de lumière, le portrait de leurs aurores complices. L'heure est à la langueur baignée de quelques notes de musique susurrées par un jazzman habité par la grâce.

Gazouillis joyeux des oiseaux, petit trot des chevaux qui rejoignent le cortège royal. La vie circule, leurs esprits voguent, bercés par la vague de leurs inspirs, de leurs expirs, de leurs soupirs.

Ils ne savent rien, ils ont tout à apprendre du silence de leurs âmes au repos

Leurs paupières s'entrouvrent et se referment, petites lucarnes entrebâillées sur leurs âmes. Leurs yeux se sourient, paresseusement. Leurs bouches baillent longuement. Leurs mains se frôlent, chaleur de la paume, pression des doigts, douce éraflure. Leurs corps s'étirent, s'éveillent, paisibles murmures dans une mutuelle hébétude.

Ils ne savent rien, ils ont tout à apprendre de la paix de cet instant sacré

Leurs sens entrent dans la danse. L'œil observe la courbe d'une hanche, le doigt suit l'arrondi d'une épaule. Le temps, mis sur pause, écoute les battements de leurs cœurs, petits coups frappés à la porte ouverte sur leurs immensités célestes. La bouche goûte la saveur salée d'une gouttelette de sueur que la nuit a fait naître au creux du bras.

Le nez traque les effluves secrètes de la nuque, à l'orée de la chevelure. Ivresse sensorielle, plongée dans leurs dimensions parallèles.

Ils ne savent rien, ils ont tout à apprendre de la subtile sagesse des caresses

j c n a
v d f i h p

Leurs corps émus par ce voyage dévoilent des secrets intemporels à leurs esprits émerveillés par la grande beauté de cette épopée sensorielle. Au dos de leurs pensées poussent des ailes, légères et diaphanes, tremper leurs plumes dans l'encre sacrée de l'intimité et graver la poésie de leur histoire sur le grand livre de la destinée humaine.

Ils ne savent rien, ils ont tout à apprendre de l'humanité de cet intime aparté

Leurs âmes chamboulées, miroirs amplificateurs de leurs dimensions intérieures, content légendes étranges et fables irréelles à leurs cœurs gonflés de toutes ces merveilles. S'abreuver à la source de l'amour universel que des milliards d'amoureux avant eux ont rempli de larmes et de fluides essentiels. Leurs intériorités psychiques et silencieuses les font glisser sur les pentes vertigineuses de l'amour et de ses contours insaisissables. De leurs bases spatiales et magiques décollent des fusées, comme mille feux d'artifice.

Ils ne savent rien, ils ont juste conscience qu'il est urgent de se relier à l'invisible

Apprendre à lire, écrire, compter. Connaître la racine carrée des nombres, le nom des capitales internationales. Savoir ce qu'est un fuseau horaire, une latitude, une longitude. Un angle aigu, obtus. Des parallèles. Un triangle équilatéral. Se gaver de chimie, de physique, d'économie, de philosophie, de grec ancien, de latin. Bouffer des pages, vomir des résumés, préparer des oraux, trembler devant des jurys. Se préparer aux examens, aux entretiens d'embauche. Apprendre à se vendre, esclaves consentants. Repasser des concours, obtenir promotions, augmentations. Diriger, manager, organiser, planifier, plaider, vendre, acheter, négocier, coacher, enseigner, fabriquer,

consommer, détruire, voter, construire, mettre sur le marché....

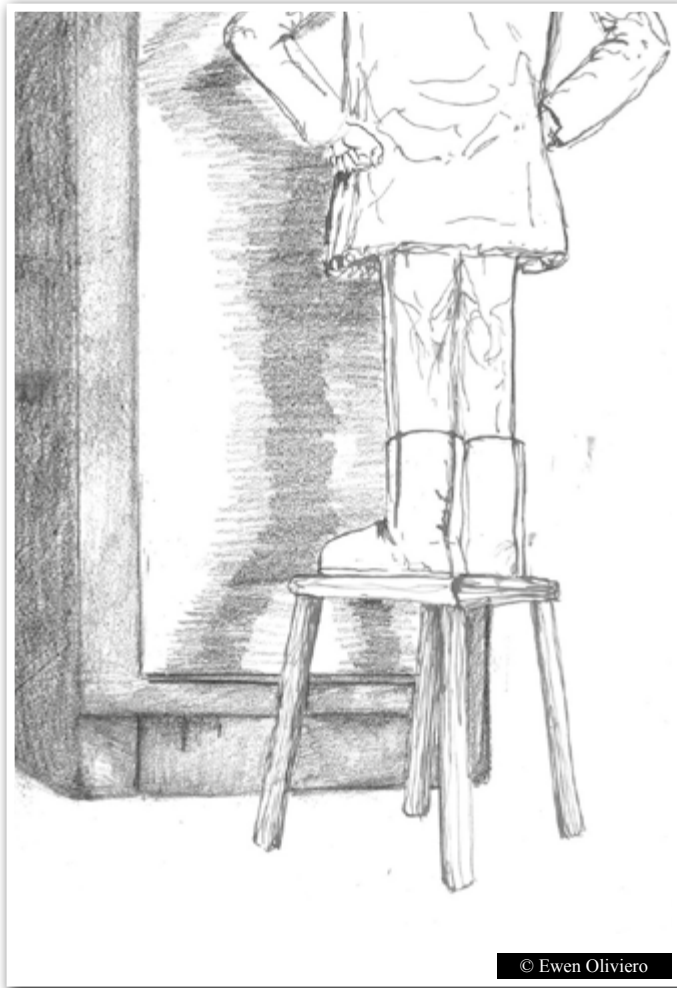
Et pendant tout ce temps, l'âme du monde ne cesse de souffrir, étouffée par le vide sidéral de ces préoccupations abyssales. L'âme de ces milliards d'humains agonise, figée par la froideur des spéculateurs, en fuite des extrémistes, à la recherche d'une oasis où troquer ses incertitudes contre un peu de béatitude....

Mais qui leur a expliqué le chagrin? Qui leur a appris la joie? Qui leur a inculqué le courage? Qui leur a dit que c'était sain d'être vulnérable? Quel lycée, quelle université a inclus dans son programme la gestion du deuil et l'apprentissage de la grande solitude? Quelle formation inclut des modules sur les réalités de l'amour et les renoncements nécessaires? La légitimité de la colère? Qui leur a raconté les vides et les trop-pleins? Qui les a éveillés à leur propre conscience, avertis des dangers de leur puissance et de leurs limites? Qui leur a appris l'humilité? Quelle énergie a-t-on dédié à comprendre l'empathie, à l'appliquer? Qui leur a révélé leur capacité d'entrer en relation avec les autres? Où sont les écoles certifiantes pour devenir parents? Qui les a encouragés à accueillir leurs émotions, à les utiliser comme armes de construction massive?

On nous a amputés de la moitié de nos ressources. La raison, le mental, la morale et son armée de pantins au service de chacals assoiffés de fric et de pouvoir, nous ruinent, nous polluent, nous affament de la seule vraie nourriture essentielle à l'homme. Nous sommes une grande armée de zombies errant aveuglément à la recherche de cervelles fraîches, le cœur à moitié arraché par une société frigid.

Comment voulez-vous que nos enfants nous prennent au sérieux?

Une vengeance intelligente



© Ewen Oliviero

Il était une fois dans l'Ouest le plus perfide des bandits, qui n'était autre que le shérif. Fallait-il vraiment être dans un village perdu pour accepter qu'un tel homme sot, têtu, assoiffé d'argent, de chair et de bien d'autres choses, soit le représentant de la loi ?

Comment un homme ayant commis tant de fautes, tantôt fugitif, tantôt condamné au gibet, recherché dans plusieurs États, en était-il arrivé à devenir le shérif d'une contrée peuplée d'honnêtes gens? Ce n'est point sa carrure ou son charisme, ni même son intelligence, qui l'avaient conduit à l'obtention de son poste.

Il était de petite taille, mince, claudiquait, son faciès ressemblait à un toast de pain au raisin. Il n'était point le genre d'homme à vouloir défendre la veuve et l'orphelin, sa soif de pouvoir et d'espèces sonnantes et trébuchantes était son principal moteur. Il était stupide mais estimait être le plus fin limier, et surtout plus intelligent que la population qu'il était censé servir et défendre. Il s'était fait faire maints vêtements et objets par les artisans du village. Il aimait porter des bottes en suède, il en avait toute une collection dans diverses variations de bleus, il avait abusé de son poste pour ne point payer ni l'acompte ni le reste d'ailleurs.

À chaque arnaque tintait sous le toit de paille de cette crapule de taille la cloche de la futilité, le paroxysme de son plaisir d'omnipotent était atteint. Aucune lutte interne dans cette tête ne pouvait avoir lieu, il n'était pas homme à avoir des remords ni même une conscience. Il était d'un sensuel et d'une incroyable beauté, se plaisait-il à penser, enfin, plutôt à croire. Il avait fait installer des miroirs sur toutes les portes des maisons et des commerces de la petite ville perdue. Il rembourrait d'ouate ses santiags afin d'accroître sa petite personne de 2 à 3 cm.

j c n a
v d f i h p

Il lui arrivait souvent, faute de raisonnement, de ne pas mettre la même quantité de coton dans chaque chaussure, ce qui avait pour effet de souligner sa démarche boiteuse. S'il avait un don hormis celui de l'escroquerie, c'était celui de paraître plus ridicule qu'il ne se peut, d'où la célèbre expression qui nous est restée «le ridicule ne tue pas». Il voulait avoir un teint diaphane afin de prouver son grade et sa naissance noble.

La seule noblesse qu'il eut fut des moins recommandables, juste une accumulation de crimes les uns les plus horribles que les autres, d'où son titre de Roi de...

On ne sait guère aujourd'hui s'il était surnommé le roi de la gâchette, le roi de la diligence...

Parfois des détails se perdent, heureusement, dans notre cas, l'essentiel est conservé. Il voulait donc avoir la blancheur du lait d'une vache virginale...

Quelle idée! Il s'en était allé quérir une potion éclaircissante auprès de l'apothicaire qui allait bientôt mettre clef sous porte à force de fournir le fat shérif au frais de la princesse de conte de fées. Une fois les cosmétiques à moustaches et détergents lavant plus blanc que blanc reçus, il prit le chemin de son office, sa demeure s'arrêtant devant chaque miroir imposé, comme il lui était d'usage.

Admirant ses jambes arquées, il reconnut le doux parfum acide des nèfles, il saliva, s'approcha de l'étal de la plus grande épicerie du village, il y en avait deux, la seconde appartenant à des Indiens Cherokees.

Il se mit à tâtonner les petites boules – les sphères oranges, il n'y en avait qu'une vingtaine, les fruits japonais ou autres étant le plus grand luxe à l'époque. Il déshabilla sauvagement les nèfles une à une, et non, si vous imaginez qu'il le ferait délicatement, vous vous fourrez le doigt ...

Commençant par les plus mûres, comme avec les catins du saloon local. Il mâcha les fruits bouche ouverte, recrachant les noyaux sur les caisses pleines de pommes, d'oignons et de pommes de terre. Il retourna devant le miroir le plus proche, soit celui de l'épicier, et s'admira. Du jus dégoulinait sur ses bajoues, il souriait, les chicots continuaient la mastication et j'épargnerai les détails nauséabonds pour votre bien-être. Il souleva ses pantalons, retira ses bottes, contempla ses jambes si fines qu'elles semblaient finies.

Une tuile tomba du porche de l'échoppe et non, le miroir ne l'avait guère absorbé comme l'espéraient chaque jour les migrants irlandais. Et non, il n'eut pas une idée digne de révolutionner le monde, quoique celle-ci permît de rendre justice à ses concitoyens. Il avait décidé d'organiser un bal; rechaussant mal ses bottes pleines de petites boules de textile végétal pollué par sa présence, il eut quelques difficultés à descendre les trois marches de l'entrée du magasin. Se retrouvant étalé sur sa face de toast côté beurré confituré, il entendit un rire, « Sacrebleu, qui ose rire de mon malheur?»

«Saleté d'Irlandais, tu goûteras aux joies de mon cachot et nous verrons si l'envie de rire te reviendra un jour.»

Une folle envie de rire s'empara du jeune homme qui fut menotté sur le champ et mené au moyen de coups de pied jusqu'aux pénates du shérif despotique, lesquelles heureusement n'étaient pas loin des lieux de la chute.

Comment tant d'injustice était-elle possible, comment d'honnêtes gens se laissaient-ils écraser par un système si pourri et si boiteux? Pourquoi personne n'avait-il songé à se plaindre, à se révolter, à faire appel aux autorités supérieures?

j c n a
v d f i h p

Le jeune O'Bryan fut surpris de voir les affreuses toiles décorant les deux cellules constituant la prison locale. Il fallait vraiment avoir une sacrée araignée au plafond pour se faire faire autant de portraits lorsque l'on avait un physique pareil. Dans le chef du despotique policier était née des suites de la chute de tuiles l'idée d'organiser un grand bal le lendemain soir.

Il fit appel au tambour de ville qui lui servait de scribe et de comptable afin de faire l'annonce des festivités.

Avant d'essayer son tutu de tulle turquoise, le shérif prit tout de même le plaisir d'aller torturer par ses mots le jeune Irlandais. «Tu crèveras d'une grippe, du choléra ou d'une pneumonie après avoir passé une semaine dans mes geôles.» Le jeune O'Bryan était tombé de Charybde en Scylla, c'était bien un monstre mythique réel qu'il avait en face de lui.

«Tu es foutu mon gars, t'aurais dû rester chez toi!»

«Et tant mieux que tu crèveras, les filles n'auront d'yeux que pour moi, tu ne seras plus mon concurrent.»

La crapule prétendant au titre de roi de beauté.

Qu'il est facile de dicter les canons de beauté, tout est relatif, mais les extrêmes sont souvent imposés alors qu'ils sont à la limite de l'inhumain. C'était l'été, tous les blocs de glace avaient été bien entendu réquisitionnés, l'un des dons du despote étant la folie des grandeurs, il aurait pu faire jalouser Louis XIV.

Heureusement que les festivités se déroulaient un soir de pleine lune, ainsi la réserve de pétrole à lampe était sauvée. La chorale de l'église était contrainte à entonner des chants païens et parfois paillards pour le plaisir du hautain sans vergogne. L'orchestre, composé d'un joueur de banjo, d'un flûtiste et d'un accordéoniste, ne flattait guère l'ouïe de notre crapule.

«Je veux un violoniste sacré nom de dieu! Un violoniste, comment voulez-vous qu'on danse sans le son du violon?»

Sachant que le seul homme capable de faire pleurer ou rire un violon était le jeune O'Bryan, le shérif décida que, si le bal s'était ouvert à 13 heures et qu'il devait finir le lendemain à 4 heures comme cela avait été décrété, ne pouvant souffrir l'idée que sa fête fut un échec, il accorda une liberté miraculeuse au jeune homme le temps de l'évènement.

Comprenant que la justice de son village d'adoption n'était pas très fute-fute, O'Bryan décida de tendre un piège à cette dernière, dont l'aveuglement n'était causé que par l'ineptie et l'orgueil. O'Bryan avait trouvé une faille en moins de temps qu'il ne lui fallait pour accorder son instrument.

Après trois heures de fête, alors qu'il n'était même pas 17h, le shérif décida qu'il était l'heure du banquet. Il fallut céder au plus vite aux caprices de son infâme seigneurie, les tables furent alignées sur la Grand-Place en un temps record.

Toutes les mères, les épouses, les filles, ainsi que les «nièces» du shérif s'étaient affairées depuis la veille à concocter ses plats préférés: des pommes de terre sautées, des gaufres aux fruits des bois, des carpes farcies, des tartes aux cerises, du pain de maïs aux raisins de Corinthe.

Le fat mangeait tel un porc plein de méthane, il aurait pu faire exploser un marais, il faisait jouer des castagnettes ses mâchoires qui, par moments, laissaient flotter dans ce glauque cloaque les prothèses de bois remplaçant les dents s'étant absentes.

j c n a
v d f i h p

O'Bryan se leva, porta un toast à l'honneur de la bonté de l'hôte; après une levée de verre dithyrambique, il en arriva à lancer les filets de son intelligente vengeance.

Sachant que la superbe était un des nombreux défauts de l'hôte, il serait aisé que justice fut faite. O'Bryan termina son discours flatteur par l'idée suivante: «Étant donné que vous, Monseigneur le shérif, prouvez vos capacités de gestion de notre humble cité, que le tribunal populaire n'a aucun droit ici, que les instances supérieures en tous genres sont à plus de deux jours de route s'il ne pleut pas, et que vous vous devez d'exercer la fonction de Juge Suprême et de bourreau, accepteriez-vous de prêter serment devant nous bas peuple? Le propriétaire des pompes funèbres étant notaire, vous pourriez vous octroyer vos titres tant mérités et exercer votre droit naturel.» Il fut ainsi demandé au bandit une prestation de serment digne d'un personnage de Lewis Carroll. On lui laissa le choix de l'ultime sanction, la pendaison, laquelle serait d'application, sauf en cas d'hiver neigeux. Le gangster avait précisé que des pendaisons, il en avait vu et que cela était fort agréable pour celui qui n'avait point la corde au cou.

Cela offrait un spectacle gratuit et surtout un rappel au respect de l'ordre (le message ne lui avait apparemment jamais servi). Ainsi, il fut juré que tout repris de justice, qu'il fut local ou d'un autre État, serait exécuté le jour même de son arrivée, car il fallait en faire un exemple ici et jusque dans les territoires de l'Est. La Cour serait présidée par lui-même et seulement lui; le tambour de ville faisant office d'huissier et de secrétaire avait pour rôle de procéder à l'emprisonnement des hors-la-loi. Deux cordes avaient été commandées durant le discours, et avaient été livrées dans le quart d'heure, dictature oblige! À peine arrivées entre les mains du juge pourri, les cordes avaient été nouées de sorte à en faire de mortels colliers.

Après avoir juré et obtenu tous ses titres de justiciers, après avoir descendu quelques litres de tord-boyaux, O'Bryan tendit au juge de la Cour Suprême fraîchement nommé, (mais plus si frais après la guindaille) un avis de recherche lancé à son encontre. L'amour de sa personne l'avait poussé à afficher ce placard dans sa future ex-prison.

Certes, l'alcool facilita peut-être les choses, on ne sait vraiment s'il prit cela pour une plaisanterie, mais il fit comme si cela l'était. Notre super shérif-juge-bourreau qui espérait bientôt obtenir le sacré titre de Pape du Nouveau Monde se laissa mener et enfermer dans une de ses cellules qui, malgré le peu de confort, était tout de même magnifiquement décorée à son effigie. Le bal continua jusqu'aux aurores, comme il avait été dicté. A 5h47, on vint quérir celui qui ne fut jamais pape ni même croyant, on le mena menotté au gibet qui n'était qu'un vieil arbre, tradition de l'ancien continent peut-être. Bête comme il l'était, il croyait que cela était une plaisanterie.

Il fut pendu de sa propre main sans vraiment s'être suicidé, ce n'était que justice, bien que la mort ne soit pas le châtement que nous préconisons. Il fut pendu au moyen du nœud coulant qu'il avait réalisé la veille, pendu car cela avait été stipulé la veille, c'était son idée.

Après avoir fait basculer les tréteaux qui le retenaient, il fut détaché après moins d'une minute de suspension. Les mains liées, les poches vides, il fut conduit par O'Bryan et celui qui fut son scribe à New York; il fut enfermé jusqu'à sa mort à Sing Sing. Sur sa stèle funéraire fut gravé: «Ci-gît celui qui se pendit par sa propre main et ce n'était que justice.»

O'Bryan empocha la belle prime et s'en retourna au village dont il devint l'honnête shérif.

Intelligence Services



Je n'ai pas bien compris le fonctionnement de ce "service", vous pourriez me redire tout cela plus simplement?

Si vous voulez, mais je ne suis pas certaine d'y parvenir. Ce que je vous ai dit était assez descriptif, je ne sais pas si le répéter sera très utile.

Allez-y, on verra bien...

Par quoi commencer? Ma rencontre avec Intelligence Services? Mon entretien d'embauche? Ma première prestation? Mon avis sur tout ça?

Qui étaient les invités de la soirée d'hier?

Je ne connais pas tout le monde, mais je dirais que ce devait être les habitués de ce genre de mondanités. Quelques vedettes du spectacle, quelques aristocrates déclinants, des juges, des médecins, des politiques, enfin d'anciens juges, médecins et politiques, vous voyez l'ensemble. Rien de bien particulier. La même ambiance décadé-décadente, la même nourriture pour moineaux faméliques, les mêmes grands crus servis à mauvaise température.

Et vous là-dedans?

J'ai été contactée il y a deux jours. Il fallait un expert en thermodynamique. Vous voyez ce que c'est?... Non... ce n'est pas grave... Je suis une des seules sur le marché. Ils n'ont pas fait trop de problèmes.

D'habitude, ils en font?

j c n a
v d f i h p

Disons que quand ils sont à la recherche d'un physicien, il y a davantage de concurrence, mais en thermodynamique, je crois qu'il n'y a pas mieux que moi sur le marché. Vous savez, il ne suffit pas de savoir en mettre plein la vue à vos interlocuteurs, ça, c'est à la portée du premier laborantin venu, il s'agit aussi de leur faire comprendre de quoi vous parlez, en leur donnant le sentiment qu'ils causent avec vous d'égal à égal.

Les flatter quoi...

Oui. Et vous connaissez la chanson, le flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute. C'est assez jouissif de voir un ignare se prendre pour une lumière. C'est sans doute ce que je préfère dans cette activité. Avec l'argent qui l'accompagne, évidemment.

L'argent, bien sûr. Vous faites ça depuis longtemps?

Environ deux ans. Il y a une dizaine d'années – mais vous devez savoir cela aussi bien que moi – la dernière université a été fermée, c'était Cambridge; avoir été fermée la dernière a dû conforter ses dirigeants dans l'opinion que Cambridge était définitivement la plus prestigieuse université au monde; et cela est passé relativement inaperçu. Il ne devait plus rester grand monde, l'un ou l'autre concierge, deux ou trois personnes chargées de l'entretien et quelques vieux professeurs nostalgiques.

Bref, tout le monde s'en fichait. Depuis que les technocrates dirigent la société mondiale, ce sont des machines, des super-ordinateurs qui assurent la production, l'éducation, l'information, l'enseignement; nous sommes tous devenus une espèce d'inutiles surnuméraires, qui ne s'intéressent qu'au temps qu'il fera demain, et encore.

Et?

Et rien. J'essaie d'être plus claire que ce que je ne l'ai été. J'ajoute un peu de décor à ce qui s'est passé hier. Après la disparition des enseignants, tous remplacés par des avatars que vous choisissez – cela va du parent que vous avez perdu à la star du X qui vous faisait fantasmer quand vous étiez adolescent – et qui, via votre tablette, vous donnent l'information que vous souhaitez ou la réponse aux problèmes que vous rencontrez, il y a bien eu quelques mises en garde quant à la perte de savoirs que cela représentait, mais ça n'a pas duré. Au début, certains ont cru que tout ce temps qui leur était désormais disponible, ils le passeraient à travailler aux questions, aux méthodes, aux recherches pour lesquelles ils n'avaient jamais eu de temps. Sauf que cela n'intéressait plus personne. La science est belle, mais, sans reconnaissance publique, la plupart des scientifiques ont arrêté ce qu'ils faisaient. Ce qu'untel mettait six mois à questionner était désormais résolu en quelques secondes par n'importe lequel des ordinateurs dont nous disposons. Alors, oui, il reste quelques intégristes du savoir qui continuent dans leur coin à chercher on ne sait quoi, mais qui s'en soucie?

Et donc, tout ce beau monde, comme la quasi-totalité des habitants de cette planète, s'est retrouvé à ne rien avoir à faire.

Voilà. Sauf que la plupart d'entre eux étaient persuadés de constituer une sorte de caste de privilégiés, de gens qui, parce qu'ils possédaient le savoir, se croyaient à l'abri de ce qui arrivait partout ailleurs.

Ce qui est assez stupide.

Oui. On peut le voir comme ça aujourd'hui, mais durant des siècles, les scientifiques, les savants, enfin, tous ceux qui possédaient le savoir et dispensaient

j c n a
v d f i h p

un enseignement ont été mis sur un piédestal. Le progrès et l'avenir dépendaient de leurs travaux, de leurs recherches. Et puis, quasiment du jour au lendemain, des machines, à peine plus grandes que leur agenda faisaient la même chose qu'eux tous réunis en quelques secondes. Tout le savoir du monde est désormais accessible partout tout le temps pour qui en a besoin. Et toutes les réponses aux questions qui n'ont pas été posées ou envisagées sont prêtes, il suffit de demander. Un jour, une riche veuve, qui organisait un dîner caritatif, a été subjuguée par un obscur philosophe qui discourait au sujet des universaux qu'abordait la Logique d'Aristote. Rien de bien excitant. Sauf qu'il est parvenu à intéresser plusieurs des invités. Elle a réitéré l'expérience quelques fois et elle a eu l'idée de mettre sur pied une agence de location – pour un soir, une semaine, un mois – de gens cultivés en jachère, de scientifiques au rebus pour agrémenter des réceptions et autres dîners où rien ne se passe vraiment, mais où tout peut arriver.

Une sorte de singe savant moderne...

C'est un résumé intéressant.

Reste que je n'ai pas de réponses à mes questions. Que s'est-il passé hier soir? Pourquoi cette discussion a-t-elle dégénéré? J'ai eu beau regarder et écouter les enregistrements de la soirée, je ne comprends pas.

Vous voulez dire que vous ne comprenez pas pourquoi cet homme et cette femme en sont venus à se taper dessus?

C'est ça. Je ne comprends pas en quoi savoir si la conscience se situe ou pas dans les neurones est important au point de tuer quelqu'un. Aucune machine n'a fourni de réponse?

Oui, bien sûr, n'importe quelle machine vous fournira une réponse – dont je doute que vous puissiez faire un quelconque usage – mais là n'est pas le problème.

Il est où?

Le problème est que cette question, comme celle de la vie éternelle ou de l'existence de Dieu, n'a plus aucune importance, justement parce que les réponses sont disponibles sur simple demande. Personne ne sait si la réponse est la bonne, l'important est d'avoir une réponse. Les gens ont besoin de réponse, peu importe que ce soit une réponse correcte ou pas, l'important est de combler un vide. Cela n'a plus d'importance, sauf pour qui lui en accorde encore. C'était le cas de ces deux-là semble-t-il. Deux philosophes. L'un affirmait que nous sommes faits de matière, et que c'est de cette matière que naît la conscience. L'autre affirmait le contraire, que c'est la conscience qui génère la matière. La question fondamentale étant de savoir si nous sommes uniquement composés de matière ou si la conscience exige un élément, immatériel, en plus? Bref, ce sont des points de vue inconciliables. Une opposition qui a déchiré le monde scientifique pendant longtemps. Alors, sans doute qu'emportés par ces vieilles querelles, ils n'ont eu d'autres recours que de se taper dessus. À court d'arguments, l'être humain en revient vite à cogner, ce qu'il a fondamentalement toujours fait. La connaissance, on pourrait dire la culture, c'est un vernis qu'on a passé sur notre nature, un vernis que certains ont trouvé gracieux, vernis qu'ils ont peur de voir se craqueler, mais ce n'est que cela, un vernis, un vernis dont nous n'avons plus besoin, puisque les machines nous donnent la connaissance, et, à terme, nous donneront sans doute une culture. Restent ces milieux où le vernis est un plus. Vous savez que vernis est aussi le nom d'un mollusque, le *Callista chione*, qu'on trouve surtout en Méditerranée ?

j c n a
v d f i h p

Des mollusques, voilà ce que nous sommes, je ne mêlerais finalement pas les singes à cette histoire.

Cela fait donc deux ans que vous faites cela. Pourquoi? Pourquoi ne pas rester chez vous à compter les jours qui passent en vous regardant le nombril?

L'argent... Pour l'argent. Vous savez, avec la disparition des emplois et l'instauration de cette allocation universelle, on a cru le problème résolu. Ce n'est pas le cas, évidemment. Si l'argent était le problème des inégalités et des injustices, il suffisait de le supprimer. En donner à tout le monde n'a rien arrangé. Il aurait fallu redistribuer toutes les richesses entre tous. Alors, ceux qui possédaient possèdent toujours autant et ceux qui avaient peu ont toujours peu, un peu qui leur est assuré mais qui ne changera pas. Ils devront se contenter de ce peu, sans pouvoir réclamer davantage; ou alors, il faudra travailler pour qui voudra bien de vous, aux conditions qu'on voudra bien vous faire.

Et chez Intelligence Services, les conditions sont intéressantes?

Oui et non. Le salaire n'est pas exceptionnel. Bon, d'accord, cela me permet de vivre mieux, mais ce n'est pas cela qui m'intéresse en premier. Je vous l'ai dit, la vanité est fascinante, et dans mon métier, je la rencontre souvent. Lorsque je leur ai proposé mes services, ils ne cherchaient pas forcément de physicien, ce qui les a convaincus, c'est ma capacité à mettre mon interlocuteur en évidence. Bien sûr, mes connaissances scientifiques devaient être exceptionnelles, mais c'est ce plus qui fut déterminant. Vous savez, quand on se sent valorisé par quelqu'un qu'on apprécie voire qu'on admire, on plane, on s'imagine plus beau, plus malin qu'on ne l'est. C'est pour cela qu'Intelligence Services fait appel à moi, et c'est

pour cela aussi que j'accepte de participer à ces soirées, pour voir cette lueur de satisfaction dans les yeux de celui ou celle avec qui je parle.

Oui. C'était d'ailleurs assez drôle de le voir dans cet état. Il était rouge et tapait du pied en hurlant qu'elle ne comprenait rien à rien, qu'elle était idiote, qu'il ne comprenait pas pourquoi Intelligence Services continuait à l'appeler, alors que tout le monde savait qu'elle ne maîtrisait pas le quart des concepts dont elle parlait, tout cela ponctué d'une "connasse" par-ci et d'une "pute" par-là. Cela aurait pu continuer longtemps, mais elle lui a balancé son jus de tomates à la figure et ça a interrompu sa logorrhée.

Et c'est là qu'il s'est jeté sur elle?

Oui. Il a d'abord constaté les dégâts du jus de tomates sur son costume bleu ciel, mais ce sont les sourires des invités qui lui ont définitivement fait perdre la tête. Il l'a attrapée à la gorge et l'a poussée à terre en continuant à serrer. Nous nous sommes précipités pour les séparer, mais c'était un coriace, une centaine de kilos déterminés, c'est difficile à bouger. Nous sommes parvenus à ce que l'étreinte se relâche un peu, c'est sans doute ce qui a permis à Anita Ferro de trouver une fourchette et de la lui planter dans le cou. Nous l'avons lâché. Il l'a lâchée. Elle s'est reculée. Lui perdait beaucoup de sang, il a enlevé la fourchette de son cou, s'est mis à courir et a trébuché, sa tête a heurté la cheminée. Je crois qu'il est mort sur le coup.

C'est ce que montrent les images, en effet.

Je me doute que je ne vous ai pas appris grand-chose. Drôle d'histoire. Je ne suis pas persuadée que cela ait forcément déplu aux personnes présentes.

j c n a
v d f i h p

C'est-à-dire?

C'est-à-dire que cela faisait, en quelque sorte, partie du spectacle. Il arrive que plusieurs scientifiques soient présents lors d'une même soirée. Généralement, cela se passe sans heurts, chacun discourant dans son domaine et paraissant, qui par une formule bien choisie, qui par une démonstration brillante. Il peut arriver qu'éclate une discussion un peu plus animée, voire une dispute violente, mais cela ne dépasse jamais, à ma connaissance, les éclats de voix. C'est la première fois qu'il y a eu violence physique. Cependant, je crois que cela a dû en satisfaire plus d'un de voir que ces brillants intellectuels n'étaient finalement que de vulgaires chiffonniers.

Bon. Je crois que nous allons en rester là. Merci de votre patience. Au revoir.

Au revoir inspecteur. J'espère vous avoir été utile.

La porte se ferme sans bruit. L'inspecteur Vandentroost reste assis, les bras posés sur la petite table, les mains jointes. Elles sont moites. Elles sont toujours moites. Cela fait des années que cela dure, dès qu'il ressent un léger stress, l'inspecteur Vandentroost a les mains moites. Il attend. Il se frotte les mains. Il regarde sa montre. Cela a duré une demi-heure, à peine une demi-heure. Il aurait dit plus, en fait, cela lui a paru interminable. Le souffle de l'ouverture d'un micro annonce une voix.

“Nous vous remercions d'avoir participé à ce casting. Vous vous en êtes bien sorti, mais il nous faut quelqu'un de plus agressif, quelqu'un qui sache mettre une certaine pression sur la personne interrogée. Nous vous avons bien observé durant cette audition et malheureusement, vous ne correspondez pas exacte-

ment à ce que nous recherchons. D'ailleurs, les retours des spectateurs qui ont assisté à la scène vont dans le même sens. Cependant, nous gardons votre dossier de candidature en réserve, ce n'est pas tous les jours qu'un policier avec 30 ans d'expérience se présente.

La dissolution des services de police se terminera au plus tard dans un an; vous le savez, tout sera informatisé, les armes autonomes vous auront remplacés dans la rue. Vous avez donc un an pour vous préparer. Nous pensons que vous devriez pouvoir réussir la prochaine fois. Cette émission doit tenir le spectateur en attente, il nous faut donc quelqu'un qui puisse bousculer le suspect ou le témoin, le déstabiliser. Il faut que le spectateur s'identifie à lui ou à elle. Il faut qu'il sente le danger. Les gens aiment avoir peur, ils adorent cela même. Cependant, le spectateur veut de l'humain, il n'a pas envie de se coltiner un robot, aussi ressemblant à vous ou à moi soit-il, les robots, il les subit tous les jours partout où il va. Alors, il veut autre chose. Avant, les images servaient à faire imaginer et espérer l'avenir, aujourd'hui, c'est l'inverse, les programmes que nous déversons sont là pour ramener le spectateur dans le passé, dans ce qu'il connaît, dans ce qu'il maîtrise. L'avenir a disparu avec l'avènement des machines s'auto-perfectionnant; plus rien d'imprévu ne peut arriver. C'est une tragédie pour l'homme. Ne pas savoir de quoi demain sera fait était aussi une promesse. Il n'y a plus de promesses. C'est fini. C'est ce que nous voulons mettre dans ce programme, un peu d'incertitude, un peu de suspense et pour cela, nous voulons un personnage qui soit à la fois roublard et inquiétant. Voilà pourquoi nous ne vous choisissons pas, du moins pas cette fois; mais nous nous reverrons, j'en suis certain.”

Le micro est éteint. La porte s'ouvre sans bruit.

L'intelligence en fuite



Les flaques d'eau défilent sous les longues enjambées de Léa. Un observateur pourrait déceler un vague sourire sur son visage ovale et en déduire qu'elle est heureuse. Mais quelqu'un de plus attentif remarquerait une certaine gravité dans le regard, une inquiétude, une angoisse passagère. Pour qui ce pas pressé ? Qui va-t-elle rejoindre ? Quelle est cette nouvelle confirmée par le médecin ? À qui va-t-elle l'annoncer ? À Jean, bien sûr, son amour qui l'attend. Devinera-t-il au premier coup d'œil ? Non, on ne voit rien encore, c'est pour mai. Elle a décidé de rentrer à pied, il fait doux après la pluie et elle veut profiter de la pénombre qui l'englobe et fait scintiller les lumières ici et là. De toute façon, Jean est encore au journal à cette heure-ci. Il doit être neuf heures et demie. Fera-t-elle un crochet par le resto du coin ? Il y sera peut-être avec Simon ou Nico, comme souvent après avoir bouclé l'édition. À bien la regarder, l'observateur attentif penserait que Léa n'a jamais été aussi heureuse. Ses yeux brillent. Elle regarde le ciel tout en marchant. Paris est plus belle que jamais!

Elle se demande si ce sera une fille ou un garçon. L'appartement est trop petit, mais Jean aime le quartier. Pourtant, il faudra déménager, enfin, pas tout de suite. Un tout petit bébé, ça ne prend pas beaucoup de place. Ils auront le temps d'y penser. Elle espère que le divorce de Jean sera bientôt prononcé, maintenant que Sophie a accepté la situation.

Un clochard, assis par terre à côté de son chien, la regarde. Elle lui donne les quelques pièces qui cliquettent dans sa poche, caresse son chien qui lui en rappelle un autre, celui de l'aveugle du parvis Saint-Loup, dans une rue très passante du centre-ville où elle habitait enfant. Elle revoit l'homme immobile, ses grosses lunettes noires, dans lesquelles se reflétait parfois la lumière du soleil. L'aveugle ne quittait pas son tabouret pliant au pied des marches, sur le trottoir.

j c n a
v d f i h p

Léa et sa famille empruntaient régulièrement cette artère qui les ramenait chez eux depuis l'école. Elle avait 8 ou 10 ans. Sa mère s'arrêtait quelques secondes, peut-être une minute, pour parler à cet homme austère tout habillé de noir, le noir de son univers. Il avait l'air de les regarder, parce qu'il levait la tête très haut. Il lui faisait un peu peur.

«C'est un faux aveugle», lui glissait à l'oreille son frère François. C'est vrai qu'il ressemblait aux faux aveugles des bandes dessinées. Leur mère était furieuse de les entendre rire. Léa regardait surtout le chien, ses yeux intelligents et tristes lui parlaient. Elle lui donnait en cachette un vieux nicnac qui traînait dans le fond de sa poche. Elle était sûre qu'il guettait chaque jour son passage.

Elle rit en repensant à cette anecdote ! Elle pense que Jean ne connaît pas grand-chose de son enfance. Elle a hâte de le retrouver. Le rejoint-elle au resto? Tiens, pourquoi ces sirènes de pompiers? La police? Que se passe-t-il ? Elle croise des gens. Quelle foule! Pourquoi ces yeux hagards, ces pas précipités? «N'avancez plus, lui dit un policier. Le quartier est bouclé. Une tuerie... On ne sait pas... Rentrez chez vous!»

C'est quoi ce cauchemar?

Elle fait demi-tour et prend la ruelle qu'ils aiment tant tous les deux. C'est un raccourci. Jean est peut-être déjà rentré. Il l'attend? Non, pas de lumière. Elle est inquiète, appelle: Jean, c'est moi!!! Seul, le chat lui répond. Il avance en étirant ses longues pattes tigrées, se frotte contre ses jambes, fait ses griffes sur le canapé, grimpe sur la table et dérange le bouquet d'anémones. Le ronron du chat et le bleu des fleurs l'apaisent un peu. Elle compose le numéro de Jean.

Ca sonne. Pas de réponse. Elle appelle le journal. C'est Éric. Non, Jean n'est plus là. Il est parti. Non, il n'a pas oublié son téléphone ici. Tu as entendu? Oui, enfin non, quoi? La tuerie. La salle de spectacle, le resto du coin. Non! Elle hurle. Ne t'inquiète pas, dit Éric. Jean va certainement t'appeler. N'oublie pas qu'il est journaliste. Il doit être dans les parages. Allume la radio.

Le chat s'est rendormi, roulé en boule dans le canapé.

La salle de spectacle? Notre resto? Des morts? Elle refait sans trop d'espoir le numéro de téléphone, encore, encore, encore... Rien. Le vide. C'est pas vrai cette histoire! Elle fouille dans les papiers épars de son bureau. A la recherche de quoi? En évidence, Croyance, le dernier livre de Jean-Claude Carrière. Elle l'ouvre là où Jean l'a laissé, au chapitre intitulé L'intelligence en fuite. Une phrase surlignée en jaune fluo clignote presque sous ses yeux : «Ô intelligence, disait encore Shakespeare, tu as fui vers les bêtes brutes, et les hommes ont perdu le jugement.»

Le téléphone! Enfin! Jean! Non, c'est Sophie à l'appareil. Sa voix se brise. Derrière les larmes, Léa devine des mots, les mots terribles, définitifs. Elle téléphone de l'hôpital... On l'avait appelée... Elle lui a tenu la main jusqu'au bout. C'est fini. Léa glisse contre le mur, se couche sur le plancher, veut s'enfoncer dans le sol. Ne voit plus rien. Il fait tout noir. Elle est l'aveugle du parvis Saint-Loup dans la petite ville de son enfance. N'existe plus. N'existe plus pour personne.

«Jean, c'est intéressant cette citation que tu as surlignée en jaune. On en parle tout à l'heure, quand tu rentres. Ce sera bien nous trois. Tu crois que ce sera une fille?»

Endormissement



Ne pas savoir, ne pas comprendre, endormissement.

Neurones en cavale, matière grise amorphe, le sens patauge. Quelques frémissements d'idées s'écrasent contre le vide des sons et des ondes qui les gouvernent. Souffle mou chauffe les nuques immobiles. Neurones pianotent frénétiquement les lettres: des blanches, des jaunes, des rouges, des noires! Toutes, inlassablement.

Ne pas savoir, ne pas comprendre, endormissement.

Cervelet au repos, le ventre flasque digèèèère Justin Bieber, quelques tacos, les Diables rouges, une pizza frites ketchup, une tête coupée, un océan de coca zéro. Les sucs gastriques s'activent, forts de leur mission, eux savent! Cervelet détendu oublie, s'oublie dans le vide des sons et des ondes qui le gouvernent.

Ne pas savoir, ne pas comprendre, endormissement.

Conscience en veille, fébrile, se tait en dedans du corps visible. Silencieuse et figée, elle absorbe les sons et les ondes qui la gouvernent. Sourde aux appels qui la secouent, elle se tord pour esquiver tout mouvement qui la ferait vomir ses années de soumission. Conscience résiste, se retient, douloureusement repliée sur elle-même.

Ne pas savoir, ne pas comprendre, endormissement.

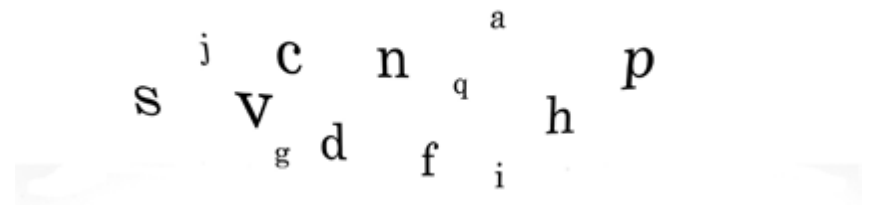
Sagesse rigole des sons et des ondes qui croient la gouverner. Elle se poile devant les cols blancs, les titres, les stratégies et le FMI. Elle se moque du temps qui passe, des comptes bancaires et des vergetures.

Sagesse connaît le sens visible, sacré, caché, oublié, et tous ceux qui n'ont pas encore de noms. Sagesse attend, mains posées sur son ventre, que le courant dans nos cerveaux repasse en mode ON. En attendant, elle se marre en sirotant un verre de vin assise sur son balcon.

Savoir, comprendre, éveil.

L'homme se lève.

Debout...



Un nouveau départ

12 mars 1993. Une île, perdue quelque part dans l'Océan Indien...

L'homme ouvre les yeux et s'étire longuement. Il laisse s'échapper un bâillement sonore et profond, puis il s'empare de son calepin et de son crayon, posés à côté de sa couche, et il note:

Ce matin, réveil tout en douceur. Les premiers rayons du soleil sont parvenus à s'infiltrer à travers le toit. C'est le prélude d'une nouvelle journée sous les tropiques qui s'annonce chaude et radieuse. Il semble que les beaux jours soient enfin de retour après ces longs mois baignés par la mousson. La colonie de tisserins écarlates est revenue s'installer dans les flamboyants. Leur babillage incessant est harmonieux et apaisant. Les arbres se sont parés de leurs plus beaux atours et il émane de leurs fleurs, d'un orange particulièrement intense, une myriade de parfums riches et enivrants. Un peu plus loin, l'Océan rafraîchit le rivage de ses vagues aux flux abondants et réguliers. Une île paradisiaque, s'il en était une, si seulement je ne m'y trouvais si seul.

Depuis quelque temps, une chanson vient continuellement lui titiller l'esprit et il se surprend à la fredonner de plus en plus souvent. Clara l'avait toujours au bord des lèvres lorsqu'elle vaquait à ses occupations dans la maison. C'est une chanson allègre, pourtant, une grande tristesse le submerge à chaque fois, le rendant impuissant face à toutes les émotions qui le submergent. Ses yeux ont changé de couleur. Ils virent toujours au gris lorsqu'il est triste ou mélancolique.

Ces derniers jours ont été un peu difficiles. Je fais de mon mieux pour ne pas me laisser envahir par les idées noires, mais ce n'est pas toujours chose facile. Pour aller de l'avant, je dois me distancier et vivre intensément l'instant présent, je le sais. Pour progresser et avancer, je dois faire un pas, puis un autre. Un jour, après l'autre. Respirer... Ne pas oublier d'inspirer!



j c n a
v d f i h p

Après la disparition soudaine de sa femme Clara, foudroyée par une embolie pulmonaire à seulement trente-cinq ans, il s'est tout d'abord enfermé des semaines durant dans leur grande maison au bord des étangs d'Ixelles, refusant de voir ou de parler à quiconque. Puis, un jour, une évidence s'est imposée à lui; il allait quitter son travail dans une grande banque d'investissements de la capitale et vendre cette maison qu'ils avaient tant aimée et dans laquelle ils avaient été si heureux durant les dix années qu'ils y ont vécu ensemble, Clara et lui. Son poste de conseiller financier n'allait certainement pas lui manquer et la maison ne lui rappelait que trop douloureusement l'absence de son épouse bien-aimée. En vendant la maison, il a pu s'acheter le voilier qu'il a rebaptisé 'Ma Clara' et partir au loin vivre cette aventure dont ils avaient souvent rêvé ensemble. Ce voyage serait pour lui un nouveau départ.

Clara me manque terriblement. Et pourtant, étrangement, je sens à chaque instant sa présence à mes côtés. Grâce à elle, j'ai appris à vivre en harmonie avec cette nature sauvage qui m'entoure. Elle m'a ouvert les yeux sur la vie et permis de voir toutes les richesses cachées, toutes simples, auxquelles je ne prêtai pas beaucoup attention auparavant. Je suis devenu bien plus attentif maintenant. Je prends dorénavant le temps de regarder et d'écouter et j'essaie de vivre intensément chaque jour qui passe.

Il se lève et s'occupe aussitôt de ranger sa case. Il en est ainsi chaque matin, depuis son arrivée sur l'île. Depuis le lendemain de cette tempête effroyable où son petit voilier est venu s'écraser sur les rochers coupants, brisant la coque en deux.

Bien heureusement, il a réussi à sauver quelques biens du naufrage en plongeant dans l'épave, juste après l'accident, et ses livres en tout premier. Chaque matin, il choisit un poème, qu'il déclame haut et fort. Selon son humeur, il opérera

pour Lamartine ou Baudelaire, Corneille ou encore Prévert. Mais aujourd'hui, il s'est réveillé avec un petit pincement au cœur et il se lance, de toute son âme et avec tout son cœur, dans sa déclamation du plat pays, qui est le sien. Ce plat pays qui se trouve quelque part là-bas, au nord-ouest, bien loin...

Sa case est simple et rudimentaire; au sol, un tapis ovale de coco tressé qu'il a fabriqué lui-même. Puis il y a sa paillasse, bourrée de feuilles et d'herbes séchées, à laquelle il a fini par s'habituer. Car avec le temps, on s'habitue à tout. Une corde, sur laquelle il étend ses haillons, traverse la pièce de bout en bout et une grosse pierre lisse, en forme de roue, joliment polie par les vagues, lui sert de table de nuit. Dessus il a posé un vieux cadre en bois avec une photo un peu fanée de sa douce Clara, ses précieux livres de poésie, une paire de jumelles dans leur étui et son grand couteau avec le manche en corne noir. Couteau qui est devenu, au fil du temps, son plus proche et indispensable compagnon. Il serait bien perdu sans. Il s'en sert pour tout, même à se regarder dedans.

Dans un coin de la pièce, à gauche, face à son lit, et posés à même la terre, trônent quelques ustensiles de cuisine. Debout, dans le coin opposé, la grande planche de bois sur laquelle il grave, chaque matin et quasi religieusement, un trait vertical de plus. Et chaque jour, il ne manque pas de s'étonner de sa capacité à avoir survécu seul, aussi longtemps.

365 jours exactement aujourd'hui que 'Ma Clara' s'est échouée sur cette île et toujours aucun signe de vie alentour si ce n'est quelques petites bêtes sauvages, nerveuses et semblant plutôt inquiètes, qui s'enfuient à toute vitesse lorsqu'elles m'entendent approcher. Peut-être n'ont-elles jamais vu une bestiole de mon espèce auparavant?

Une fois sa case arrangée, il s'enfonce d'un pas alerte à l'intérieur de la forêt épaisse, en direction de la cascade. Il y fait ses ablutions tous les matins.

j c n a
v d f i h p

Le premier contact avec l'eau, toujours glacée de si bonne heure, est un supplice qui le fait sursauter et hurler de déplaisir à chaque fois, mais c'est qu'il tient à ne surtout pas manquer un seul instant de ses journées, alors il subit, courageusement. Car, sait-on jamais...

Grelottant et incapable de contrôler le claquement incessant de ses dents, il enfle prestement un pantalon en coton épais et sa chemise à fleurs rouges et bleues qu'il aime tant, celle qu'il avait achetée avec Clara lors d'un voyage à Bora Bora. C'était il y a bien longtemps. Tous ses vêtements sont maintenant fort délavés et usés par le temps.

Dans une petite casserole sur le feu, l'eau commence à frémir doucement. Il réussit désormais à allumer un feu en deux temps trois mouvements. Il y jette quelques baies et plantes aromatiques cueillies au gré de ses balades quotidiennes et se prépare sa petite concoction chaude du matin.

Son breuvage à la main et ses jumelles autour du cou, ses pas le mènent vers les rochers qui se hissent hors de l'eau, juste là où son bateau a rendu l'âme cette tragique nuit d'orage. Dans le sable, il ramasse son filet de pêche et le jette au loin dans l'eau pour attraper sa prise du jour. Puis il monte sur les rochers et s'installe sur le plus élevé d'entre eux pour avoir la plus belle vue de l'horizon. Et il attend. Le soleil le réchauffe agréablement et sa tisane savoureuse et revigorante le réconforte. C'est ici qu'il vient lorsqu'il éprouve le besoin de réfléchir. C'est ici qu'il vient pour ne pas sombrer, car bien plus d'une fois, il a eu envie de tout envoyer balader, maudissant l'injustice de la situation dans laquelle il se trouvait et les difficultés qu'il devait surmonter seul. Pas toujours facile d'exister, au milieu de nulle part, sur une île où personne ne vient jamais. Les premiers temps, il avait même commencé à se construire un petit radeau, prêt à braver l'inconnu, mais il s'est vite rendu compte de l'absurdité de son projet. La sagesse est venue le rappeler à l'ordre, bien heureusement.

Très souvent, il lui suffit de penser à Clara. Elle le rassure à chaque fois. Il lui parle, il lui dit toute sa peine et il réussit même parfois à rire en lui narrant ses infortunes.

Aborde l'adversité en te servant de ton meilleur allié, me disait-elle toujours. Ton sens de l'humour et ta capacité à rire de toi-même sont une force fabuleuse. Quel meilleur remède que le rire après tout? Le rire et l'humour auront souvent raison de bien des maux et difficultés qui pourront se trouver sur ton chemin. Dédramatise, relativise, ris! Tu verras, ça fait un bien fou!

Et elle avait raison. Après tout, il ne s'en était pas si mal sorti jusqu'à présent. Malgré quelques passages difficiles, il est aujourd'hui bien plus serein et épanoui qu'il ne l'a jamais été. Sur son île, il s'est enrichi d'une expérience unique et il a vu se développer en lui une autre forme d'intelligence, une intelligence plus instinctive et plus manuelle, qui l'oblige à se servir pleinement de ses cinq sens. Il a appris à vivre et à exister seul avec lui-même. Il est devenu profondément humain. Toutes les futilités et les insignifiances qui peuvent parfois nous obséder et nous rendre l'existence artificielle, n'avaient plus leur place ici. Son périple autour du monde ne s'est peut-être pas déroulé exactement comme il l'avait escompté, mais il n'a aucun regret. Jamais il n'aurait osé imaginer telle épopée.

Je suis désormais persuadé que la vie est un enchaînement d'épreuves et de leçons qui sont là pour nous apprendre à devenir plus forts. Toutes nos expériences vécues font de nous les êtres que nous sommes aujourd'hui. Je suis toujours debout! Je fais confiance à mon instinct. J'en sortirai peut-être avec quelques plaies et bosses, et alors? Les cicatrices seront là pour me rappeler et je les chérirai.

j c n a
v d f i h p

Quand on tombe, on se relève et puis on continue, un peu plus avisé et un peu plus solide à chaque fois.

Il était une fois, un petit garçon débordant de vie. Je m'en souviens comme si c'était hier. Je me souviens tout particulièrement de cette extraordinaire joie de vivre qui l'habitait. Il possédait, alors, un enthousiasme et une détermination à toute épreuve. Et il n'avait pas peur, car il savait qu'il y avait, tout au fond de lui, cette force qui le soutiendrait et l'aiderait à surmonter les obstacles qui se trouveraient sur son chemin. Ce petit garçon, c'était moi.

Il se sent prêt, maintenant, à retourner à la civilisation. Dans sa tête, idées et projets se bousculent. Son enthousiasme et sa bonne humeur reprennent vite le dessus. Plissant ses yeux pour mieux scruter l'horizon, il se dit que peut-être passera-t-il par ici, aujourd'hui, ce navire qui le ramènera enfin à la maison.

Il reste confiant. C'est un survivant.

6 mai 2002. Une forêt tropicale, quelque part au Belize...

Un homme guide un petit groupe de voyageurs à travers une jungle dense et humide. Habillé d'une chemise blanche et d'un jeans usé, il porte un vieux chapeau de feutre sur la tête et une paire de bottes en cuir. Sa peau est cuivrée et ses cheveux et sa barbe sont décolorés par des années passées au soleil. Il fait penser à Indiana Jones. Les vacanciers, fraîchement arrivés de Bruxelles, sont éblouis par l'exceptionnelle faune et flore exotique, et les superbes vestiges Maya, apparaissant à l'orée de la forêt, les laissent sans voix. Parmi eux, il y a deux enfants d'une dizaine d'années, heureux d'être là et impatients d'explorer cet univers extraordinaire.

De jolis sons polyphoniques résonnent tout autour d'eux et, en tendant attentivement l'oreille, leurs regards sont attirés par un groupe de toucans magnifiques aux couleurs vives, dans un arbre haut perchés. L'homme leur raconte alors l'histoire des tisserins à tête écarlate, ceux-là mêmes qui le réveillaient avec leurs chants mélodieux, chaque matin durant la belle saison, sur son île du bout du monde. Les petits sont curieux et extrêmement enthousiastes. Ils l'écoutent avec avidité et avec beaucoup d'admiration. Ils veulent en savoir plus. Une île perdue, ça les fascine, un bateau qui s'échoue sur des rochers, encore plus! Les histoires ne manquent pas. Il les fait même rire à gorge déployée en leur narrant certaines de ses mésaventures passées.

Plus tard, quand ils iront dîner au bord de la rivière, il leur apprendra à allumer un feu, juste avec quelques brindilles et deux petits bouts de bois.

Une jolie femme brune viendra alors se joindre au groupe. Elle aura dans ses bras un petit garçon joufflu au teint joliment hâlé et, en les apercevant, le cœur de l'homme battra plus vite et plus fort et son visage s'éclairera d'un grand sourire à n'en plus finir.

Le chemin aura été long et sinueux, mais il lui aura permis de retrouver enfin sa place.

Le monde est peuplé d'une infinité de richesses, l'entend-on dire aux enfants. Vous découvrirez que la vie est pleine de surprises. Observez bien attentivement, faites confiance à votre instinct et n'ayez jamais peur d'écouter votre cœur. La vie est belle et bien trop courte pour passer à côté, alors, vivez-la, aimez-la, croquez-la à pleines dents et ne vous endormez surtout pas!

Lettre à Antoine



Quand tu es venu chez moi pour la première fois, tu n'avais que trois mois. Tu dormais beaucoup, t'étais vigoureusement, puis t'abandonnais dans mes bras, confiant, de plus en plus lourd à mesure que ton sommeil devenait plus profond. Petit à petit, nous avons appris à nous connaître, à jouer ensemble, à rire ensemble. Nos échanges variaient de semaine en semaine. Très vite tu as commencé à conquérir ton autonomie, tu as commencé à ramper, à explorer ton nouveau monde. Tu touchais tout ce qui était à portée de tes menottes, tu découvrais la douceur ou la rugosité des tissus, le froid du métal...

Tu regardais avec le même intérêt la minuscule fourmi silencieuse et la pelleuse bruyante. Tu n'étais jamais fatigué, ne voulais jamais arrêter. Pourtant ton corps te dictait sa loi, il a ses limites tout comme notre intelligence.

Aujourd'hui tu commences à parler, tu comprends qu'il est plus facile de se faire comprendre quand on utilise des mots

Les mots... Ce sont des outils qu'il faut maîtriser. Trop souvent, ils servent de parures chatoyantes à des idées fausses pour mieux les faire accepter. Aime les mots et méfie t'en. N'accepte pas de les dévoyer de leur vrai sens, utilise-les à bon escient. Apprends à décrypter le sens qu'on veut leur donner pour mieux te leurrer, te faire accepter l'inacceptable. Pour cela, une vigilance de tous les instants est indispensable. Cet exercice est épuisant, parfois tu n'en pourras plus. Alors, arrête-toi.

Repose-toi, ris, chante, joue, vois des amis, offre-toi des moments de silence et de solitude. Et fais-le sans regret. Nous n'avons pas toujours la force de nos rêves et de nos exigences. À quoi servirait-il de t'écraser pour ne jamais te relever?

j c n q a
v d f i h p

Tu es intelligent, Antoine, et je ne sais si je dois m'en réjouir ou en être affligée. On croit souvent, à tort, que l'intelligence est un cadeau des dieux.

On peut aussi la voir comme un fardeau : elle donne plus de devoirs et de responsabilités que de privilèges, du moins si l'on est honnête et bon.

Ne te crois jamais supérieur à ceux qui ont reçu moins que toi. Tu es intelligent, comme tu as les yeux bleus, c'est un fait pas un mérite. Tant de gens ont des qualités essentielles que l'on refuse de voir parce qu'elles ne sont pas à la mode. La mode à l'heure actuelle, c'est l'argent. Rien de ce qu'on ne peut vendre ou acheter n'a de valeur. Et pourtant ...

Imagine-toi, petit citadin, transporté dans la forêt amazonienne. Qui, du banquier fort riche, devant qui tout le monde s'incline, ou de l'indien tout nu avec son arc et ses flèches, serait le plus capable de t'aider à survivre ? Tu vois bien, la valeur d'une personne ne dépend pas de ce qu'elle possède, mais de ce qu'elle est capable de faire.

« Œuvrer, non posséder » disait Lao Tseu. C'est une belle règle de vie, source de joie. Ah, le bonheur que l'on ressent quand on a fait «de la belle ouvrage» comme on disait autrefois.

Aime les gens pour ce qu'ils font, pas pour ce qu'ils possèdent. Ne leur mets pas une étiquette autour du cou, selon la couleur de leur peau, leur situation sociale ou autres critères tout aussi idiots.

Va vers eux, tous élargiront ton horizon pour peu qu'ils soient honnêtes. Tu engrangeras des richesses sans appauvrir personne. Les seules vraies richesses sont intangibles. Pas besoin d'un coffre-fort pour les garder, elles nous accompagnent partout et seule la mort peut nous en priver.

Sois sage, Antoine, n'accepte pas d'être prisonnier d'une idée que l'on t'aurait dictée et que tu n'aurais pas mesurée à l'aune de ton intelligence.

Souviens-toi que le dogmatisme, qu'il soit religieux, politique ou même scientifique, rend idiot. Il dresse les gens les uns contre les autres au lieu de les faire coopérer pour le bien commun, dans le respect de chacun.

Tu dois être fatigué de mon prêchi-prêcha, mon pauvre Antoine, alors j'arrête là, après un dernier conseil : n'accepte jamais d'obéir à un ordre qui ne soit passé par le filtre de ton cœur et de ta raison.

Je t'aime tendrement,
Mamita

s j c n q a
v g d f i h p



Présentation

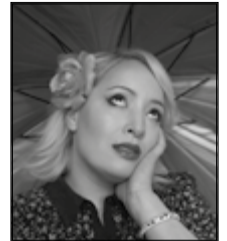
Laurence Bastin

Femme en perpétuelle errance intérieure, à la recherche de la Grande Beauté, elle parcourt la vie en quête de liens, pérennes ou éphémères, intellectuels ou amicaux, émotionnels ou spirituels pour fabriquer quelques mailles du grand tricot de l'humanité et y réchauffer son âme fragile.



Sefora Ben Moussa

Après avoir parcouru le Far-West et l'Afrique le mustang de mon père s'est arrêté à Bruxelles où je naquis pour mon plus grand bonheur. Ayant voyagé 20 000 lieues sous les nerfs ne reste que le papier pour relater les récits contés par mes aïeuls, pour vous narrer les pérégrinations de mon esprit. J'écris donc je suis.



Massimo Bortolini

Est rarement là où on l'attend.
D'ailleurs, on l'attend rarement.
Ou alors, au tournant.
Ou au détour d'une page.
Ça tombe bien, il se trouve page 25
À vous de voir si cela valait le détour.



j c n q a
v d f i h p

Dominique Bovesse

Aime particulièrement la littérature pour enfants. Son passe-temps favori : lire (et pas seulement des livres pour enfants), étendue dans son canapé rouge, un chat sur les genoux, en mangeant du chocolat noir. Depuis quelques années, elle coordonne les projets de la bibliothèque d'Ixelles avec sa collègue Irma.



Irma Buiatti

En mouvement permanent, elle saute, glisse, court glisse, court à la recherche de plaisir et de sens. Immobile, couchée au soleil, elle recharge ses batteries, sourit en coin jusqu'à sa prochaine course.



Mahalia Kamba

Dans un joli jardin du fin fond de Bohême, elle est née,
Un beau dimanche de printemps chaud et ensoleillé.
Grande voyageuse dans l'âme avide de nouvelles contrées,
Dans ses veines coulent l'Elbe et le lac Victoria entremêlés.
Et après avoir longtemps de par le monde bourlingué,
C'est aux Étangs d'Ixelles qu'elle s'est finalement posée.



Tatiana Seinlet

Tatiana cache sa grande sensibilité derrière une bonne couche d'autodérision. Elle aime les gens, la cuisine et la littérature, mais déteste parler d'elle. Son ordinateur la lâche régulièrement... Alors elle peste, parce qu'elle se rend compte à quel point elle est devenue dépendante de la technique. Et Tatiana a horreur d'être dépendante !



Ewen Oliviero

Ewen est un étudiant en illustration, il adore le raisin, les fleurs, la danse et la campagne. Faire le con est son passe-temps favoris; il s'est permis de s'incruster dans ce recueil pour avoir une première expérience dans le domaine de l'illustration.



s j c n q a
v g d f i h p

Le lieu d'ancrage du Collectif Les 7 Merclaires



© Collectifs d'écrits

La bibliothèque d'Ixelles s'inscrit dans un vaste processus culturel, le réseau de la lecture publique, mis en place par la Fédération Wallonie-Bruxelles. Sa mission principale : amener au livre le public le plus large possible grâce à l'enthousiasme et au dynamisme des bibliothécaires.

En plus du prêt au lecteur, la bibliothèque a mis en place, suite à un travail quotidien, une série de partenariats avec les écoles d'une part, mais également avec le milieu associatif. L'offre culturelle est variée : expositions, séances de contes, balades littéraires dans le quartier, rencontre avec des écrivains, projections de films, ateliers de théâtre, de lecture à voix haute ou d'écriture... Il était donc tout naturel, pour la bibliothèque, d'accueillir un Collectif d'écrits.

La bibliothèque a son site : www.biblioxl.be et sa page facebook !

Le Collectif Les 7 Mercelaires et ScriptaLinea remercient

Ce premier parcours du Collectif Les 7 Mercelaires a été jalonné de rencontres régulières. Elles ont eu lieu à la bibliothèque d'Ixelles. Nous remercions donc la commune d'Ixelles de nous avoir accueillis dans ce lieu clair, convivial et chaleureux, dédié à l'écrit et au livre sous toutes ses formes.

Merci à tous ceux et à toutes celles qui, de près ou de loin, ont contribué à la réalisation de cette compilation, en particulier à Isabelle De Vriendt pour son accompagnement, ainsi qu'à Nathalie Jonckheere et à Benoît De Vriendt pour la relecture de l'ensemble des textes.

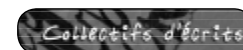
Le Collectif Les 7 Mercelaires et l'asbl ScriptaLinea adressent en particulier leurs vifs remerciements à l'illustrateur Ewen Oliviero pour ses petits Mickeys.

Merci aussi à l'épicerie d'en face, « Chez-Bij Pol », pour le ravitaillement des troupes !

Cette compilation a été présentée à la bibliothèque d'Ixelles, le 26 février 2016, dans le cadre de l'activité régulière « Scène ouverte ».



© Collectifs d'écrits



s j c n a
V q h p
g d f i

Avec le soutien de Madame la Bourgmestre Dominique Dufourny,
d'Yves de Jonghe d'Ardoye, Échevin de la Culture
et des membres du Collège des Bourgmestre et Échevins d'Ixelles

Scripta Linea
ASBL

Impression : Infographie et Imprimerie communale d'Ixelles

Les dessins repris dans la compilation ont été réalisés par Ewen Oliviero
La brochure a été mise en page par Valérie Lebrun

Le présent exemplaire ne peut être vendu.
Téléchargeable sur <http://www.collectifsdecrits.org>

D/2016/13.013/2

Collectifs d'écrits

Réseau d'écritures littéraires et sociales pour le bien commun



www.collectifsdecrits.org

